

Marie-Claude Vedrenne

Par amour pour Jane



Edilivre

À mes parents et ceux m'ayant soutenu.

À Elenya et Félicité.

1

Il était tard ce samedi-là. Jane travaillait une composition florale dans son arrière-boutique. La cliente passait le lendemain matin prendre sa commande. Elle devait donc impérativement la finir ce soir.

Il n'était pas rare que la fleuriste reste plus tard pour terminer son travail. Ça n'avait rien de contraignant, elle aimait ce qu'elle faisait. De plus, étant célibataire et sans enfant, personne ne l'attendait.

Elle termina sa composition en l'emballant dans un joli papier transparent, n'oubliant pas d'y agraffer une carte de visite de la boutique.

Elle s'apprêtait à nettoyer la table maculée de terre et de débris de végétaux, lorsqu'elle entendit des bruits de pas s'approchant dans sa direction. La balayette à la main, elle suspendit son geste.

Elle n'avait pas peur, connaissant l'identité de son visiteur tardif, habituée à ses visites après la fermeture du rideau de son bar-tabac.

– Bonsoir Jane.

– Bonsoir Rémi. La journée a été bonne ?

– Bah... Comme d'habitude... Je te le dis chaque fois, Jane, un jour il va t'arriver des ennuis à ne pas fermer ta porte de derrière ! N'importe qui peut entrer ! répliqua Rémi sur un ton de reproche, en s'asseyant sur une vieille chaise en paille.

À chacune de ses visites, il choisissait celle-ci pour s'asseoir. Jane pensait qu'avec sa haute silhouette massive et imposante, le siège céderait un jour sous son poids. Il n'y avait là rien d'amusant, mais elle imaginait le quinquagénaire bedonnant, les quatre fers en l'air, se débattant pour se relever et cela la faisait sourire bêtement.

– Ce n'est pas drôle... Un jour, tu vas te faire attaquer !

– Je ne souris pas pour ça, Rémi...

Il tenait deux verres à la main et une bouteille de scotch calée sous le bras. Ce n'est qu'une fois assis, le visage se découpant dans la lumière crue du néon, que Jane remarqua sa mine préoccupée. Il se dégageait de sa personne une odeur de tabac froid et d'alcool. À ses yeux un peu rouges, à la bouteille déjà bien entamée, elle vit qu'il était déjà bien éméché.

Rémi buvait beaucoup. Il n'avait pas l'alcool mauvais. Boire le rendait d'humeur mélancolique, effaçant le joyeux luron de façade qu'il renvoyait à ses clients derrière le comptoir. Jane ne le blâmait pas, elle faisait partie de son cercle de beuverie.

Ils refaisaient ainsi le monde, parlant pendant des heures, critiquant ce qui ne leur convenait pas tout en vidant quelques verres ou en s'embrumant la tête de cigarettes vite grillées.

– Tu n'as pas l'air dans ton assiette, mon brave Rémi.

Le cafetier fixa son amie un moment, son regard bleu un peu éteint. Il passa la main sur son crâne chauve et luisant.

– Agnès est passée au Mykonos cet après-midi...

Jane soupira, s'attendant bien à ce que ce soit ça. Elle dévissa la bouteille de scotch, en servit une rasade à chacun puis alluma une cigarette avant de s'asseoir à son tour.

– Qu'est-ce qu'elle veut, cette fois ?

– Elle m'a demandé une aide financière pour envoyer Marc dans un centre. D'après elle, ils peuvent l'aider à résoudre son problème.

Le fils de Rémi, âgé de douze ans, souffrait d'obésité. Jane ne critiquait pas Agnès partie deux ans plus tôt. Elle comprenait l'exaspération de cette femme à vivre auprès d'un homme difficile à suivre. L'alcool, les dettes de jeu et les amis semblaient souvent passer avant sa famille. Pourtant, Rémi tenait à sa femme. Maladroitement... Mais il l'aimait ! Jane le connaissait bien. Les premiers temps de leur séparation, il promit d'arrêter ses dérivés. Il allait se calmer. Il voulait vendre le Mykonos et acheter une petite maison pour une nouvelle vie de

famille. Croyant ses promesses, la pauvre Agnès reprenait la vie commune, confiante en l'avenir. Quelques mois après, elle repartait, tenant son fils d'une main et son sac de l'autre. Elle fit ça de nombreuses fois, croyant encore et chaque fois les promesses de son homme. Ici, sur cette petite place tranquille du hameau, tous se connaissaient. Même s'il ne s'y passait pas grand-chose, ni grand drame affreux ni crime de maniaque, les scènes de ménage comme les querelles de voisinage ne se passaient pas sans que tout le quartier ne soit au courant. Du boucher du coin aux vieux couples de l'impasse des Tours, tous avaient encore en mémoire les allers-retours de la pauvre Agnès. Jusqu'à ce qu'un jour, elle le surprenne dans les bras d'une autre femme. Elle partit alors et cette fois-ci, pour de bon.

Étrangement, elle ne demanda pas le divorce. Mais s'arrangea de sorte que Rémi ne voie plus son fils que très rarement. En échange d'un droit de visite, il payait. Elle réclamait souvent de l'argent à tort et à travers. Sans doute était-ce une façon bien à elle de se venger ou de le toucher dans ses retranchements, car il était certain qu'Agnès n'avait aucunement besoin d'aide financière, elle était issue d'une des familles les plus cossues du village et des alentours.

Rémi pensait qu'en ne voulant pas divorcer, elle tenait encore à lui et finirait un jour par revenir. D'après Jane, cet espoir, même minime, l'empêchait de sombrer. Il n'était pas loin de la vérité. Agnès ne

demandait qu'à revenir. Mais elle avait une telle peur de ce qu'il était devenu qu'elle restait sur ses positions.

– Peut-être que ça l'aidera, en effet, répondit-elle en revenant sur le sujet de son fils.

– Et comment veux-tu que je paye, hein ? dit-il avec un fort accent méridional, en agitant les bras. Quant au petit... Je le vois même plus ! Je n'ai pas eu sa garde depuis plus de deux mois !

Il se leva, chercha son paquet de cigarettes dans la poche de son pantalon. Il était nerveux et ne tenait pas en place.

– J'en ai ras le bol de tout ça ! Tu comprends ?

Oui, elle comprenait, tout en ne sachant pas quoi dire pour l'apaiser.

– Pourquoi est-ce que tu ne le lui en parles pas ? Tu es le père de Marc ! Tu as parfaitement le droit de le voir ! Je suis sûre que si vous vous expliquiez calmement, tout s'arrangerait.

– Comment veux-tu que ça s'arrange ? Elle dit que quand elle me le confie, il passe la majeure partie de son temps dans le café. Ce n'est pas sain pour lui, je le sais bien ! Mais je ne peux pas fermer le commerce le week-end, elle devrait aussi s'en douter. Elle n'a jamais aimé mon travail, c'est pour ça qu'elle me fait toutes ces histoires !

Il se servit un autre verre qu'il but d'une seule gorgée.

– Je vais vendre mon affaire, je suis décidé ! Après, elle reviendra... Je suis sûr qu'elle reviendra ! Je reverrai mon fils... Qu'est-ce que tu en penses ?

À la fin de son troisième verre, Jane sentit l'alcool lui embrumer la tête.

– J'en pense que tu as raison, mon ami ! Vends tout et achète la maison de tes rêves.

Il s'approcha de Jane, lui donna une tape dans le dos en riant. La frêle jeune femme tituba légèrement sur sa chaise.

– Demain, j'irai voir Franck Ferrer. Ça fait un moment qu'il s'intéresse à mon commerce.

À l'évocation de cette personne, Jane reprit un tant soit peu ses esprits.

– Tu n'es pas un peu fou ? Tu veux vendre à Franck Ferrer ?

– Il paiera bien ! La dernière fois, il m'a fait une belle offre...

– Tu sais que c'est un bandit ! Il traîne dans de sales affaires ! Ici, c'est un quartier tranquille... Qu'est-ce que tu vas faire avec ce type ?

– Il paiera, je te dis ! Je sais qu'il paiera.

– Pourquoi veux-tu le faire venir ici ?

Tout à coup, Jane se figea. Elle eut un sérieux doute. Non ! Ce ne pouvait pas être ça ! Elle se trompait sûrement.

– Rémi ?

– Oui ?

– Tu lui dois de l'argent, c'est ça ? Tu as une dette envers lui !

Il secoua la tête en riant.

– Mais non... Qu'est-ce que tu vas chercher ?

Il n'était pas à l'aise, son rire sonnait faux.

– Pourquoi alors veux-tu vendre à ce type ? Il ne t'apportera que des ennuis. Si Agnès sait que tu fais des affaires avec ce genre d'individu, c'est certain qu'elle ne te pardonnera jamais !

Rémi se leva, le sourire éteint, laissant place à une profonde détresse et à une immense lassitude. Sa peau d'ordinaire si basanée était blafarde sous le néon.

– Non, je ne lui dois rien. Il sait seulement que le bar tourne bien... C'est vrai que j'ai des dettes. Pas avec lui... Mais avec d'autres. Je suis étranglé, Jane. Et ces gens-là... Ce n'est pas le genre à s'amuser ! Ferrer paiera bien. Avec ça, je réglerai ce que je dois. Ensuite, je récupérerai ma femme et mon fils... C'est tout ce que je veux !

– Tu es sûr ? Vraiment ?

– Tout à l'heure, Agnès m'a apporté les papiers du divorce.

Jane le regarda, ne sachant que répondre. Elle sentait mal cette histoire de vente... Mais préféra ne pas insister. Peut-être en parleraient-ils mieux demain, en étant plus sobres.

– Bon... Je vais te laisser. Je suis mort de fatigue... Et un peu saoul... Je ferais mieux d'aller dormir, dit-il avec un pâle sourire.

– Oui, je crois que je vais y aller aussi... Juste un peu de rangement, ensuite, je ferme.

Rémi embrassa tendrement son amie sur le front, comme à son habitude. Jane avait trente-sept ans. Lui, cinquante. Mais cela ne l'empêchait pas, parfois, de la traiter comme une petite fille.

Elle était jolie Jane. Il émanait un charme indéniable de sa personne. En avait-elle seulement conscience ?

De petite taille, très mince, elle passait facilement pour une adolescente. Son visage pâle témoignait d'une vie difficile, marqué par les excès comme le tabac ou l'alcool, mais aussi par une longue vie d'errance. Ses grands yeux noirs étaient si expressifs qu'on y lisait à livre ouvert. Depuis la mort de son mari, quelques années plus tôt, il émanait une profonde tristesse de sa personne.

Même lorsqu'elle riait, la mélancolie transparaissait.

– Bonne nuit, ma belle.

– Bonne nuit, mon Rémi.

Elle le regarda s'éloigner de la pièce, titubant légèrement sur ses deux jambes. Elle sourit, l'entendant pousser un juron quand il se cogna à quelque chose dans l'obscurité du couloir. Puis le silence revint. Jane soupira, se tapa le genou droit,

comme pour se donner le courage de se lever et terminer son travail.

La journée ne sera pas bonne, se dit-elle le lendemain matin. Une violente migraine lui vrillait le crâne. Son haleine fétide lui donnait la nausée. Même après deux tasses de café et des aspirines, ça ne s'arrangeait pas. C'était tant pis pour elle ! Elle n'avait qu'à ne pas boire !

De plus, il pleuvait dehors. Des gouttes venaient s'écraser sur la devanture du magasin. Jane ne pouvait sortir ni plantes ni fleurs sur le trottoir.

Elle n'aimait pas la pluie qui lui rappelait les longues heures où elle était cachée dans la caravane des Rosario, tapie dans un minuscule réduit qui lui servait de couche. Enroulée dans une couverture de fortune, elle attendait patiemment les visites d'Alejandro lui apportant de quoi manger. C'était l'automne, elle entendait la pluie tomber sur la vieille caravane. L'eau glacée s'infiltrait par les fissures du toit. Elle resta plusieurs jours, trempée des pieds à la tête, transie de froid. Jusqu'à ce qu'on la découvre...

La matinée était déjà bien avancée. Avec cette pluie, les clients ne se bouscuaient pas au magasin. Jetant brièvement un coup d'œil dehors, elle aperçut de loin Albert Poncet qui faisait les cent pas de l'autre côté de la place. À l'abri sous son parapluie, il semblait attendre quelque chose ou quelqu'un. L'homme était âgé d'une soixantaine d'années. Il habitait à deux pas d'ici.

D'ordinaire, il ne s'attardait pas. Il achetait son journal, buvait un verre chez Rémi puis repartait chez lui.

Jane cessa son observation en voyant entré sa cliente qui venait chercher sa commande de la veille. Elles échangèrent quelques mots. La fleuriste accepta avec plaisir les compliments sur son travail. Tout en la raccompagnant jusqu'à la porte, elle vit que le vieil Albert patientait toujours sur le trottoir. Il leva la tête sous le parapluie dégoulinant, la vit et traversa pour la rejoindre.

– Bonjour, Jane.

– Bonjour Albert. Quel sale temps, n'est-ce pas ?

– Ne m'en parle pas... Pour un mois de mai... Dis-moi, tu sais pourquoi le Rémi n'a pas ouvert le bar, ce matin ?

– Comment ça ? Il n'a pas ouvert... À cette heure-ci ?

– Bé... Regarde ! Je croyais que vous étiez proches, moi ! Vous êtes toujours ensemble !

Jane lui lança un regard noir, mais ne répliqua pas. Il faisait allusion à la rumeur selon laquelle Rémi et elle étaient amants.

La jeune femme constata qu'en effet, le rideau de fer du Mykonos était baissé.

– C'est étonnant. Il s'est sans doute absenté pour un rendez-vous.

Bien qu'éméchée, elle se remémora les mots de la veille à propos de la vente de son commerce.

– Je ne comprends pas ! Il m’a dit de venir ce matin. Il devait me donner quelques tuyaux pour le tiercé.

– Le tiercé... ?

– Bon... Si tu le vois, dis-lui que je repasserai demain...

Jane attendit qu’il s’éloigne pour traverser la place en bravant la pluie. Elle devait en avoir le cœur net. Comme Jane, Rémi possédait un appartement au-dessus de son café. Elle sonna à l’interphone, mais n’obtint pas de réponse. Il était peut-être parti tôt ce matin et passerait dans la soirée pour lui faire un petit coucou. Pourtant, il n’était pas dans ses habitudes de fermer le dimanche matin.

Elle retourna dans sa boutique pour l’appeler de son portable. Mais là encore, elle tomba sur la messagerie. Et s’il lui était arrivé quelque chose ? Rémi n’était pas en très bonne santé. Son surpoids mélangé à l’alcool et au tabac en faisait un candidat idéal à l’infarctus. Sans parler aussi de ses problèmes de couple. À moins que...

Elle téléphona au commissariat situé à quelques pâtés d’immeubles, puis demanda à parler à Christian Grange. Elle le connaissait bien, il venait presque chaque semaine chercher un bouquet pour sa femme. Il lui avait donné un jour sa carte, au cas où elle aurait des ennuis à la boutique. Elle était peut-être ridicule de s’inquiéter, mais préférait en avoir le cœur net.

Lorsque Rémi apprendrait le branle-bas de combat dont il était l'objet, il serait le premier à en rire. Elle aussi.

Par chance, Christian travaillait ce jour-là. Il promit de venir jeter un coup d'œil. Quelque peu rassurée, consciente d'être complètement trempée, elle monta à son appartement pour changer le tee-shirt et le jean lui collant à la peau puis enfila des vêtements secs. Elle sécha sa longue chevelure avec une serviette avant de redescendre.

Elle servit deux clients, puis s'isola un petit moment dans l'arrière-boutique pour boire un verre et fumer une cigarette.

– Il y a quelqu'un ? Jane, vous êtes là ?

C'était la voix de Christian Grange. Elle s'empressa de le rejoindre. Surprise, elle l'aperçut accompagné d'un de ses collègues.

– Bonjour, messieurs. J'espère ne pas vous avoir dérangés pour rien.

– Non, vous avez eu raison de nous appeler, Jane.

Elle se figea en voyant la mine sombre des deux hommes.

– Il lui est arrivé quelque chose ? Il a fait un malaise ?

– Je suis navré... Nous avons retrouvé monsieur Rémi Mykonos chez lui, dit-il avec un accent marseillais à couper au couteau, accent si joli en d'autres circonstances.

– Dites-moi...

– Il est décédé. Des hommes sont sur place. Une ambulance va arriver.

Livide, Jane s'accrocha à la table pour ne pas tomber.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je ne peux pas vous le dire. Ce sera l'objet d'une enquête. Mais nous devons vous poser quelques questions.

– Une enquête... ? Mais pourquoi ?

C'est ce moment-là que choisit l'ambulance pour arriver, secouant la paisible petite place de son hurlement strident. Malgré la pluie, des gens ouvrirent leurs fenêtres, se penchant pour voir ce qui se passait. Des commerçants se postèrent devant l'ambulance. Il n'était pas difficile de deviner qui était la personne que l'on venait chercher étant donné que seul Rémi habitait cet immeuble. Certains, se demandant si Jane était au courant, jetèrent un rapide coup d'œil du côté du magasin de fleurs.

– Je... Je veux le voir, dit-elle en faisant mine de sortir. Le gendarme Christian Grange la retint d'un geste.

– Non ! Vous ne pouvez pas ! dit-il, plus sèchement qu'il ne le souhaitait. On ne vous laissera pas entrer !

– C'est mon ami !

– Justement... Il vaut mieux que vous ne le voyiez pas maintenant.

– S'il vous plaît, dites-moi ce qui s'est passé !

Le gendarme baissa la tête un instant et prit son courage à deux mains.

– Tout porte à croire que votre ami s'est suicidé, Jane. Je suis navré.

2

– Eh ! dit Fred ! Tu sais ce que j’ai entendu ce matin ?

Occupé à l’autre bout du comptoir, le cafetier ne répondit pas.

– Fred ! Je te cause ! Insista le client.

– Mais comment veux-tu que je sache ce que tu as entendu ce matin, si tu ne me le dis pas ? Je ne suis pas devin !

– Eh bé... Je vais te le dire, si tu m’écoutes...

Le vieil homme se redressa, s’essuya le front en sueur, avant de prendre un air important.

– À ce qu’il paraît, il y a tellement de monde dans les prisons que l’État met des bracelets aux taulards pour qu’ils restent chez eux !

– Ah bon... ? C’est pour ça que tu ne décolles plus de mon café ? On t’a laissé sortir avec un bracelet ?

Quelques rires fusèrent derrière le zinc.

– Non ! Parce que moi, ce n'est pas douillettement dans le canapé du salon que j'ai purgé ma peine ! C'est au fin fond d'un trou puant où les rats te bouffent les pieds !

– Oh là ! Tu as fait du mitard, Roger ?

– Dachau, Vietnam et Algérie. Et pourtant, je suis encore là ! Il n'y a que ma jambe qu'ils ont réussi à prendre.

Il souleva le bas de son jean usé, montrant sa jambe de bois. Son handicap n'était pas un secret. Dès qu'il avait un coup dans le nez, il exhibait volontiers son trophée de guerre. Il était bourru, porté sur le pastis, très marseillais, mais tout le monde l'aimait bien ici.

– Allez Roger... Je te sers un autre jaune ?

– Non mon petit ! La Callas attend ses sardines depuis ce matin... Et tu sais qu'elle n'aime pas beaucoup attendre, répliqua-t-il, les yeux écarquillés.

La Callas, c'est ainsi qu'il nommait son exubérante amie. Ils ne vivaient pas ensemble. Du moins Roger avait-il toujours sa petite cabane près des canisses. Il s'y réfugiait dès que la matrone montrait les premiers signes d'énervement et poussait les vocalises. Il faut dire que la Callas était une belle et opulente septuagénaire. Elle passait rarement inaperçue lorsqu'elle était au bras de son chétif fiancé. Femme de ménage dans le temps, elle s'adonnait maintenant à sa véritable passion pour le chant et elle en faisait profiter tout le quartier.